

Dix ans de thérapie avec Marie-Aude Murail

Ce dialogue entre ma fille, Constance Robert-Murail, et moi-même peut être lu par les lectrices de 13 à 113 ans. Nous espérons qu'il favorisera les échanges, que ce soit en classe ou en famille.

Saison 2 : «J'écris pour donner des personnages à aimer.»

Constance Robert-Murail : *Sauveur & Fils* est une série chorale qui multiplie les personnages à la fois dans la maison de Sauveur et dans son cabinet de consultation. Quelle est ta méthode pour construire des personnages attachants ?

Marie-Aude Murail : Si j'ai développé une « méthode », c'est avant tout en tant que lectrice à partir de l'adolescence. Dès que j'ouvrais un roman, je cherchais compulsivement qui j'allais aimer. Comme ces personnages étaient

en priorité des hommes, on peut dire que je lisais pour tomber amoureuse. Dans *Le rouge et le noir*, Stendhal écrit de son héros : « Il avait les joues pourpres et les yeux baissés. C'était un petit jeune homme de 18 à 19 ans, faible en apparence, avec des traits irréguliers, mais délicats... » Dès qu'il paraît, j'ai pour Julien Sorel les yeux de madame de Rênal, celle qui va devenir son amante.

Mon cœur d'artichaut a été brisé plus d'une fois. *Spoiler alert* : Julien Sorel meurt sur l'échafaud. L'expérience m'a appris que, d'une manière générale, « classique » veut dire « désastreux ». Et quand c'est indiqué « tragédie », il est prudent de ne pas s'attacher. Imagine mon désespoir quand le bel Hippolyte finit dévoré par un monstre dans *Phèdre* ! Mais j'ai eu des déconvenues avec des genres plus anodins. Chez Agatha Christie, les hommes séduisants se révèlent souvent être des assassins.

À force de lire, j'avais repéré les valeurs sûres. Je prenais des héros de série. Ils ne meurent pas facilement. « Raoul d'Avenac contempla, non sans quelque plaisir, sa taille bien prise dans un habit du bon faiseur, l'élégance de sa silhouette, la carrure de ses épaules, la puissance de son thorax qui bombait sous le plastron. » Cool, Raoul ! En fait, c'est un des avatars d'Arsène Lupin. Rappelle-toi le torrent de courriers de lectrices désespérées reçus par Arthur Conan Doyle quand il a fait mourir Sherlock Holmes ! Il a été obligé de le ressusciter. Et à l'époque, il n'y avait même pas les réseaux sociaux...

CRM : Tu dirais que cette manière de lire a influencé ta manière d'écrire ?

MAM : J'ai mis des années à reconnaître puis à admettre que je lisais avant tout pour aimer des personnages. Mais ce qui aurait dû n'être qu'un aimable vice de fabrication chez une lectrice est, je crois, à l'origine de ma vocation d'écrivain.

Cette vocation, je la dois à beaucoup d'auteurs, mais si je dois en choisir un, je dis généralement : Charles Dickens. Un de mes plus grands coups de foudre, c'est Eugène Wrayburn dans le roman *Notre ami commun*. Eugène est un héros comme on en trouve dans les comédies d'Oscar Wilde, nihiliste et narquois, mais entraîné dans les méandres du mélodrame. J'avais tant lu de « classiques » que j'ai fait les plus sombres pronostics concernant Eugène, hésitant à l'aimer, l'aimant malgré moi, tremblant de le voir si charmant. Eh bien, il ne meurt pas à la fin. J'en ai éprouvé un tel bonheur, un tel soulagement que j'ai béni Charles Dickens et que je suis devenue sa lectrice intégrale, confiante dans ce créateur qui aimait si manifestement ses créatures.

J'écris, moi aussi, pour donner à aimer. Je pousse devant moi ma petite troupe d'enfants orphelins, de mères désemparées, de jeunes cœurs désaffectés, de marginaux, d'originaux, d'éclopés. Qui veut d'un jeune surdoué leucémique (c'est Siméon dans *Oh, boy !*) ? Qui prendra soin d'un schizophrène puant qui se transforme cycliquement

en loup-garou (c'est Hugo Knocker dans *Amour, vampire et loup-garou*)? J'écris si peu pour l'histoire. J'écris pour faire aimer des personnages.

Comme je vis en leur compagnie et que cela m'occupe terriblement, je ne me suis pas rendu compte tout de suite de ce qui m'arrivait. Peu à peu, j'ai reçu des lettres dans ce genre-là: «Une fois par mois, je consacre mon dimanche à Émilien. Je commence le matin avec *Baby-sitter blues* et ne m'arrête qu'après avoir terminé *Nos amours ne vont pas si mal*. Je suis dans la peau des personnages sans arriver à m'en détacher.» Puis s'y sont ajoutés les mails: «Je rêve qu'il existe un Sauveur à qui je puisse moi aussi me confier. Sauveur, j'ai envie d'y croire.» Ou encore: «Lire *Sauveur & Fils*, c'est retrouver une famille qu'on s'est choisie. On rit, on pleure, on s'agace, mais bordel, qu'est-ce qu'on les aime!» Et enfin il y a eu toutes ces rencontres comme celle de cette jeune fille, venue dans une librairie pour se faire dédicacer *Sauveur & Fils* saison 1, et me disant en larmes: «Maintenant, avec Margaux, je ne suis plus seule.» On aime mes héros, mes héroïnes, et pour me faire comprendre ce qu'on éprouve en lisant mes romans, on me cite le passage de *Miss Charity*: «Je lisais et je me mettais à aimer violemment des gens que je n'avais jamais vus, à les aimer comme je n'avais encore jamais aimé personne, et à vouloir leur bonheur de toutes mes forces.»

La seule chose que je pourrais reprocher à mes person-

nages, c'est de ne prendre corps que dans mes émotions. Mais si l'amour, c'est bien ce qu'en dit Lacan: «Donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas», suis-je mal inspirée en aimant et en donnant à aimer des gens qui n'existent pas?

CRM: J'ai l'impression dans les exemples que tu donnes que la description physique est importante pour créer un effet d'attraction immédiat.

MAM: Mon frère Lorris s'en moquait, il disait qu'il suffit d'écrire du héros: «Il est bôôô!» pour se mettre les lectrices dans la poche. C'est LE truc imparable de toutes les romances: le héros a les yeux mi-gris, mi-vert (selon la météo) et l'héroïne d'un bleu sombre (presque violet). Ses cheveux à lui sont bouclés sur le front et rasés aux tempes, faisant ressortir une mâchoire carrée, tandis que sa chevelure à elle boucle follement le long de son dos. C'est stéréotypé, mais ça fonctionne. Tiens: «Il était grand, solidement taillé et très blond. Dans cette pose méditative, il semblait tout droit descendu du cadre d'un tableau ancien, condottiere d'Italie ou jeune tsar de toutes les Russies.» Cela pourrait être Arsène Lupin, mais c'est Gricha Dienkine, le héros de mon roman *Mytho*. L'Hippolyte dans *Phèdre* est devenu Barthélémy dans *Oh, boy!*, et tant qu'à être grec, je l'ai fait homosexuel. La juge des familles qui le voit arriver dans son bureau le dévisage ainsi: «Le prince Charmant! Enfin!

Tout de même, la juge enregistra quelques détails un peu dérangeants : la boucle d'oreille, le bronzage impeccable à la mi-décembre et les mèches décolorées.»

Quant à Sauveur, 1,90 mètre pour 80 kilos de muscles, sourire calme et voix d'hypnotiseur, il séduit tout de suite, qu'il soit en chemise blanche ou en sweat-shirt Columbia. Mes lecteurices* me donnent régulièrement des noms d'acteurs pour incarner Sauveur dans une série télé.

Bien sûr, et encore heureux, être beau n'est pas la seule solution pour être aimé des lecteurices : «Tout pâle en jeans et polo noirs, il est tout mince. Il fait trop jeune. On a l'impression qu'il n'a pas fini sa croissance.» Ce n'est pas Julien Sorel, c'est Valentin dans *Sans sucre, merci*. Dans cette série, mon héros adolescent Émilien se décrit lui-même comme moche, affublé d'un grand nez qu'il finit par «meubler» avec des lunettes. Mais ce «séducteur-né» a sa botte secrète : il est drôle.

* L'écriture inclusive n'est pas le choix que je fais dans mes romans, à l'exception de la féminisation de quelques noms de métier comme docteur ou professeur.

Mais le dialogue que nous avons poursuivi, ma fille Constance et moi, au long des 7 saisons de *Sauveur & Fils* utilise l'écriture inclusive. Vous verrez donc apparaître d'amusants mots-valises tels que lecteurices et auteurices, le pronom neutre iel/iels accepté par *Le Dico en ligne* Le Robert et, ici et là, le fameux point médian (Alt0183 sur votre clavier d'ordinateur).

CRM : On te dit souvent qu'on a l'impression que tes personnages sont « dans la pièce à côté ». Comment crée-t-on cet effet de réel ?

MAM : Je vais encore me tourner vers mon passé pour te répondre. Depuis la plus petite enfance, j'abrite en moi des personnages qui vivent à ma place pendant de longues heures. J'ai été chevalier, sorcier, artiste peintre, comédien, prince, archéologue, toujours et inlassablement au masculin. Comme je l'ai confié à plusieurs reprises, quand j'étais petite fille, j'étais petit garçon « dans ma tête ». C'est ce que j'ai encore expliqué récemment à une adolescente qui trouvait que « du point de vue du féminisme » mes personnages étaient trop souvent des hommes. L'imaginaire m'a permis de vivre une enfance et une jeunesse au masculin, compensation de ce qui était peut-être une dysphorie de genre, c'est-à-dire la souffrance de ne pas me sentir moi-même dans le corps qui m'était attribué. Cette particularité est-elle (c'est une simple hypothèse) à l'origine de cette empathie que j'éprouve pour tout ce qui n'est pas moi ? Quand je dis de Sauveur qu'il est une forme creuse accueillant ceux et celles qui viennent dans son cabinet de psychologue, est-ce que je ne parle pas de moi ?

Quand j'ai voulu créer des héroïnes auxquelles je pouvais m'identifier, j'ai commencé par la petite fille Mystère qui reste dans la forêt avec sa copine sorcière et renvoie le prince charmant dans ses foyers (c'est mon

premier conte pour les enfants publié chez Gallimard). Puis j'ai eu envie d'un «garçon manqué», la petite Espionne de ma série chez Bayard, ou d'une ado floue, peu genrée, comme la Charlie fan de mangas et de métamorphoses dans *Papa et maman sont dans un bateau*, et bien sûr de créatrices, *Miss Charity*, inspirée par Beatrix Potter, et tout dernièrement, coécrit avec toi, *Françœur*, inspirée par George Sand. Te voir grandir au féminin m'a énormément aidée, entre autres à enrichir ma palette de personnages féminins, Venise dans *Oh, boy!*, Chloé dans *3 000 façons de dire je t'aime*.

CRM: Puisque tu évoques notre coécriture, je voudrais qu'on parle de ce que tu m'as demandé de faire pour que je crée à mon tour des personnages. En saison 7, j'ai créé Ariane, une prof de SVT en collège qui, à 29 ans, échoue sur le canapé de Sauveur parce qu'elle n'en peut plus de son métier. Ariane porte la souffrance de beaucoup de mes proches qui ont entamé leur carrière de prof dans un contexte difficile: peu de moyens, peu de formation, peu de reconnaissance sociale ou salariale de leur travail, peu de soutien de leur hiérarchie. Pour ça, j'ai épluché les messages envoyés par des ami•es, j'ai pris des notes pendant les coups de téléphone, et les ai retranscrites dans le discours d'Ariane. Puis j'ai fait lire les scènes finales à ceux qui les avaient inspirées, pour avoir

leur accord et réajuster certains passages jugés trop « clichés ». Ce dernier échange m'a permis de m'assurer que je ne les blessais pas en empruntant leurs mots ou leur expérience.

MAM : Oui, je t'ai demandé d'avoir recours à ce que j'appelle les personnes-ressources, celles qui auront les mots justes, ces mots, ces expressions que l'on ne peut pas inventer, qu'il faut simplement recueillir pour en nourrir nos dialogues. Dans mes romans, chacun de mes personnages doit trouver sa voix, ses tics de langage, sa façon de travailler la langue, qu'il parle arguche, verlan, créole ou babil d'enfant. C'est d'autant plus important que je ne lésine pas sur le nombre de protagonistes. Dans *Sauveur & fils* en saison 1, le nonchalant Gabin s'exclame « Cool ! » toujours à contretemps, Sauveur, en bon psychologue, répond aux questions par une question, son fils Lazare a toujours une blague Carambar, Blandine, l'enfant hyperactive, procède par coq-à-l'âne saugrenus. La particularité des personnages dans cette série psy, c'est qu'ils sont porteurs de thématiques précises, le harcèlement scolaire ou bien le toc de propreté, mais qu'ils ne doivent en aucun cas ressembler à une fiche Wikipédia sur ces sujets. Ma documentation, souvent très fournie, doit se fondre dans leur humanité, raison pour laquelle je les écoute longuement parler dans ma tête, comme le petit Lazare espionne à la porte du cabinet de son père. Je pense que c'est ce qui donne cette impression de vrai qu'éprouvent mes lecteurs,

comme cette professeure québécoise qui m'a demandé un jour par taquinerie combien de jeunes et d'adultes j'ai mis sur écoute. Elle ne se trompait pas tellement...

Je crée régulièrement des personnages d'enfants de 3-5 ans comme Élodie ou Mailys dans *Sauveur & Fils*. Avant de les mettre en scène, j'ai besoin de réentendre leur petite voix. Je ne sais plus si c'était pour créer Cerise dans *La fille du docteur Baudoin* ou bien Floriane dans *Maité coiffure*, mais je me souviens que, pour avoir le son juste dans l'oreille, j'avais demandé à mon frère la permission de lui emprunter sa petite dernière pour une après-midi. Nous sommes allées à la Ménagerie du Jardin des Plantes et nous avons fait des tours de manège. C'est un grand bonheur que d'écouter le babil des enfants, je dirais même, tant nous en perdons l'habitude, que c'est inouï. Il m'est arrivé aussi de consacrer toute une après-midi à un petit garçon monomaniacque me parlant de ses cartes Pokémon ou à une ado me racontant ses drames de collégienne et ponctuant son flot de paroles de «Tu me dis si je te fatigue» ou de «T'en as pas marre?» Mais non, j'en ai pas marre, je prends des notes!

CRM: La question que posent tous•tes les jeunes (et moins jeunes) quand iels te rencontrent, c'est: «Est-ce que ces personnages existent pour de vrai? Ont-ils été inspirés par ton entourage ou des épisodes de ta vie?» La réponse est donc plutôt oui?

MAM: Bien sûr, les gens que je côtoie m'inspirent, tu m'as donné des idées et tu le sais, tu te retrouves dans l'Espionne, Charlie, Chloé, comme tes frères dans le Serge de ma série pour *Je bouquine* ou Louis dans *Maîté coiffure*. Il m'arrive de dire en blaguant plus ou moins : « Méfiez-vous des écrivains, vous allez vous retrouver dans les pages de leurs bouquins. » J'essaie tout de même de rester respectueuse de la vie privée d'autrui, de brouiller les pistes, de ne pas employer les prénoms de mes proches, etc. Mais souviens-toi de ce que disait George Sand à laquelle on reprochait de faire quasiment des romans à clé en se servant de la vie des autres.

CRM: Sand s'était justifiée en disant que les vraies personnes sont « un tissu d'inconséquences » et qu'on ne peut pas les mettre telles quelles dans un roman, ou bien tout irait de travers, comme dans la vraie vie...

MAM: Exactement. Un personnage n'est pas une personne, il est mieux défini, plus cohérent, moins complexe. Ma jeune amie si bavarde a une personnalité tellement riche que j'ai pu en nourrir Margaux, Blandine et Ella, soit pour une anecdote, soit pour la description physique ou encore pour sa façon très agitée de parler. Et je suis loin d'en avoir fait le tour. Une véritable mine pour un écrivain !

CRM : Récemment, un collégien de cinquième t'a dit qu'il y avait beaucoup de « diversité dans ton histoire » (il s'agissait de *Maîté coiffure*), mais qu'on reconnaissait tout le monde.

MAM : Oui, cela m'a fait plaisir qu'il soit capable de cette analyse. Dans *Sauveur & Fils*, il y a encore plus de diversité, ce qui doit me rendre attentive à ne pas perdre en route mon lecteur. Outre que nous avons tous des cerveaux fatigués ou en surchauffe, mes plus jeunes lecteurs peuvent avoir 10 ou 11 ans, ce qui m'étonne d'ailleurs ! Ils n'ont donc pas toutes les compétences de lecture souhaitables. Je fais attention à bien caractériser mes personnages de sorte que, quand l'un d'eux réapparaît, trente pages plus loin, lors de la séance de thérapie suivante, mon lecteur ne le confonde pas avec un autre et se souvienne (presque) immédiatement : « Ah oui, c'est le petit garçon qui fait pipi au lit ! » Je dois aider à cette reconnaissance en appuyant un peu le trait, en caractérisant le personnage mais sans le caricaturer. C'est un exercice d'équilibriste.

CRM : Parlant d'équilibriste, on pourrait peut-être aborder un nouvel aspect de ton métier d'écrivain. Certaines descriptions de personnage sont à l'heure actuelle considérées comme blessantes ou stigmatisantes, et certains vocables sont déconseillés, voire proscrits. Dernièrement, on a appris que de nom-

breuses retouches avaient été effectuées par l'éditeur anglais dans les romans de Roald Dahl, qu'on y avait retiré des adjectifs tels que gros, laid, gras, flasque, et que Augustus Gloop était passé d'«énormément gros» à «énorme».

MAM: Ce dernier exemple est très significatif du tabou qui frappe certains mots. C'est toi qui m'as appris que les linguistes parlent du «tapis roulant de l'euphémisme». Quand une réalité est perçue négativement par la société, le terme qui la désigne devient tabou et est remplacé par un terme euphémisant, qui deviendra lui-même tabou. Ainsi, «gros» est devenu «en surpoids», puis «rond», jusqu'à ce que le milieu militant de la Fat Acceptance réclame le rétablissement du mot «gros», comme n'étant pas une insulte mais un terme descriptif. Malheureusement, toutes les personnes concernées ne sont pas d'accord entre elles sur le vocabulaire à utiliser. Et même si l'on choisit ses mots avec soin, on va forcément heurter quelqu'un. Nous avons toutes deux réfléchi hier à la description que j'avais faite de madame Gervaise Germain, patiente antillaise de Sauveur dans cette saison 2: «une belle femme noire, largement pourvue en fesses et en seins», description qui pouvait être jugée crue, objectifiante, voire animalisante, et je t'ai proposé «arborant sans complexe des formes généreuses». Et puis j'ai pensé au commentaire qu'on pourrait me faire: «Ah bon, parce qu'il faudrait faire des complexes quand on a des formes

généreuses?» Restait : une belle femme noire arborant des formes généreuses.

CRM : Et là, tu m'as dit : «arborant? Les jeunes lecteurs vont se demander ce que vient faire un arbre dans cette description»...

MAM : Oui, parce qu'il faut aussi compter avec le déficit en vocabulaire. Donc, on se retrouve avec «une belle femme noire aux formes généreuses». Et je me souviens alors d'une relectrice de chez Pocket jeunesse qui, en face de ma phrase : «Deux enfants noirs jouaient au football», avait écrit : «Est-ce nécessaire de signaler qu'ils sont noirs?» Exit la femme noire. On va mettre : «une belle femme». Et encore, «belle» à partir de quels critères sûrement sexistes? Et «femme», comme dirait la relectrice de chez Pocket : «Est-ce bien nécessaire?» Au cinéma, on n'a pas tous ces problèmes, on met Firmine Richard à l'écran et on a une belle femme noire largement pourvue, etc.

CRM : Mais qu'est-ce qu'on va en conclure? Qu'on ne peut plus décrire physiquement un personnage?

MAM : Écoute, comme tu le sais, je souffre personnellement d'une alopecie totale survenue quand j'avais 50 ans. J'ai appris à accepter la description d'un crâne chauve luisant sous la lune ou le gag de la dame dont la perruque est soufflée par le vent. Je ne me sens pas offensée ni, du reste, obligée de rire. On ne va pas peupler nos histoires de per-

sonnages parfaitement lissés, comme les photos avec filtres des réseaux sociaux qui filent des complexes à tout le monde ! Cela étant dit, il est une chose à laquelle je dois veiller, c'est à ne pas associer une caractéristique physique et une caractéristique morale. Pourquoi les méchantes sœurs des contes de fées doivent-elles être laides ? Pourquoi le personnage qui est gros doit-il être goinfre, lâche ou paresseux ? Il y avait un livre très populaire au Moyen Âge, *Le secret des secrets*, qui expliquait que l'homme roux est « fol » et que celui qui a des yeux allongés est malicieux et mauvais. Au XIX^e siècle est apparue une pseudo-science inventée par le Suisse Lavater, la physiognomonie, qui prétendait déduire le caractère des individus à partir de leur apparence physique. Cette théorie, qui a pu nourrir les idéologies racistes, l'eugénisme, le nazisme, a prospéré grâce à un fait psychologique tout simple : nous avons tendance à juger les autres sur leur apparence. Certains écrivains se sont appuyés sur la physiognomonie (et aussi la phrénologie, étude des bosses du crâne) pour nourrir les descriptions de leurs personnages, et cela donne sous la plume de Balzac dans *Le curé de village* : « Un trait de sa physionomie confirmait une assertion de Lavater sur les gens destinés au meurtre, il avait les dents de devant croisées. » Eh bien, vois-tu, ça, on va éviter.